

en retard ! Je dois analyser plusieurs ouvrages, entre autres *Labrador et Anticosti*, du vénéré M. l'abbé Huard, Supérieur du Séminaire de Chicoutimi ; un superbe catéchisme de M. l'abbé Luche, P. S. S. ; le mois du S.-C., des Frères de la Charité de Boston ; enfin, bien des ouvrages, dont les auteurs attendent, depuis des mois !—J'ai peur d'être partial, en parlant de votre plaquette : or, vous le savez, ce serait non seulement fort mal, mais souverainement injuste. Étrangers, nous devons être jugés plus sévèrement que qui que ce soit. Vous qui faites de si gracieuse poésie, avez-vous voulu ce rythme haché, martelé, qui fatigue ; avez-vous voulu vous affranchir des règles, en faisant des vers... solitaires, et d'autres dont la rime plurielle correspond à une rime singulière, et parfois à une singulière rime ?—Vous voyez, dans quelle situation vous me mettez : d'un côté, notre amitié, vos poésies antérieures superbes—et celle-ci, que vous vous attendez peut-être à me voir louer. Il y un vers où se trouve quatre fois *moi* et ces quatre *moi* se suivent.—Je trahirais notre amitié, si je taisais ces défaillances, si je ne voulais que vous encenser.

M'en voudrez-vous ?—Vous savez qu'un ami véritable est celui qui ne craint pas de faire des remontrances quand il y a lieu.

## RETOUR DE L'ÉTÉ

BONHEUR DE LA VIE CHAMPÊTRE

M. Arthur Bellefeuille, modeste cultivateur, habite la rive droite du Saint-Laurent, à deux milles d'un village retiré.

Son humble maison, encadrée de verdoyants arbrisseaux, est sise non loin du fleuve, qui lui montre en passant ses flots argentés. Un petit jardin, adossé à la blanche chaumière, est planté de légumes qu'ombrent quelques arbres fruitiers.

Il est le joyeux rendez-vous de la paisible famille et le théâtre de ses scènes sémillantes et enfantines. Des plantes variées ornent délicieusement un joli parterre composé avec élégance. Le lis, le dahlia, la violette, la fougère et cent autres fleurs, non moins pimpantes, sont autant d'encensoirs odoriférants que balance le souffle matinal.

Cet agréable chalet, ainsi posé, est comme une riante corbeille de verdure, agitée par la brise au lever de l'aurore.

Le vaste terrain confié à la main agricole du propriétaire, s'étend du rivage jusqu'au delà d'un bosquet touffu qui délimite sa riche possession. Les oiseaux viennent à l'envi entonner leurs hymnes divins sur la cime abaissée de ce bocage solitaire.

Un bruyant ruisseau descend de la colline et va se cacher, fatigué, sous une verte pelouse où, à l'ombre d'une jaune moisson, le saule abreuve ses tiges altérées au passage ralenti des ondes expirantes. Les jeunes enfants du noble fermier, le *truble* en main, poursuivent au sein du clair liquide le folâtre anchois qui, dans son trajet capricieux, se rit de la marmaille alarmée de ne pouvoir l'atteindre.

A quelques stades du manoir, une large prairie livre ses épis naissants aux larmes de l'aube timide et aux tièdes haleines du couchant. Plus loin, le sol élevé et légèrement rocailleux est couvert d'une fraîche moisson que doront bientôt les rayons bienfaisants du soleil arrivé au milieu de sa carrière.

Ce fier plateau qui commande le voisinage, reçoit tour à tour les visites du zéphyr qui rafraîchit son front brûlé par les autans, et celle de la galerne qui épanche sa douce rosée sur sa luxuriante parure.

Au pied du monticule un nombreux troupeau aux allures rajeunies pâit en silence dans un gras pâturage.

Les blancs agneaux bondissent allègrement autour de leurs mères qui broutent l'herbe tendre au flanc de la colline.

Cette dernière ouvre et présente, aux troupes errantes, son sein fertile d'où jaillit une source toujours renaissante.

Mille arbres au port svelte et délié, ceignent comme d'un ruban d'émeraude ses champs spacieux et féconds.

Cent autres, courbés sous le riche poids de leurs fruits, invitent les gais paysans à venir soulager leurs rameaux opulents qui refusent de prêter davantage le secours de leurs bras fatigués.

Qu'elle est délicieuse la campagne, lorsqu'elle est parée du faste et des brillants atours que lui prodigue la belle saison.

La joie, le bonheur, le calme y naissent volontiers.

Elle attire en foule les plaisirs purs qui désertent les bruyantes cités.

L'homme des champs voit sa jeune famille croître à l'ombre de la vertu et du devoir comme le frêle olivier au bord d'une claire fontaine. Quelle différence entre la vie du campagnard et celle de l'habitant des villes ?

Celui-ci traîne son existence languissante dans les ombres souillées de la fumée qui dérober l'azur des cieux.

Celui-là coule des jours tranquilles sous un ciel serein et souvent sans nuage.

De soyeux flocons s'élèvent parfois à l'horizon, mais leurs plis diaprés ne recèlent rien d'alarmant ; ils verseront demain dans son âpre sillon une ample fécondité.

Le citadin s'énerve à l'impitoyable tintamarre des lourds véhicules gémissant sur l'inégal pavé des rues.

Le paysan au contraire, n'entend que le babil du gai ruisseau qui court dans son lit de mousse, et les causeries des petits oiseaux qui passent sous la feuillée.

Ainsi tous les avantages sont pour l'homme des champs.

La joie et le bonheur cheminent à ses côtés ; les charmes qui fuient le tumulte des villes s'attachent à ses portes et l'escortent jusqu'au terme de sa laborieuse carrière.

Québec, 1898.

J.-L. VACHON.

## L'AMOUR DU VIEUX DRAPEAU

O Canada, douce terre natale,  
Reçois, hélas ! mes éternels adieux :  
Je vais là-bas, aux rives d'où s'exhale  
—Parfum divin,—la gloire des aïeux.  
Je vais revoir la bannière chérie  
Qui salua l'aurore de tes jours ;  
En combattant je vais donner ma vie  
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours.

Ah ! d'Albion je vante la clémence  
Et de ses lois garde le souvenir ;  
Mais, pour mon cœur, je le donne à la France,  
Sous son beau ciel que j'aimerais mourir !  
Oui, de mes ans, dans la France bénie,  
Pauvre soldat, je veux finir le cours ;  
En combattant je vais donner ma vie  
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours.

Adieu, coteaux, mes sublimes montagnes,  
Ciel rose et pur, horizons étendus !  
Adieu, vallons, mes riantes campagnes,  
Beau Saint-Laurent, je ne te verrai plus !  
Là-bas, là-bas, la gloire me convie,  
Ah ! dans ses bras, armes en main, j'accours ;  
En combattant je vais donner ma vie  
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours.

Et cependant, je quitte ma chaumière,  
Le vieux clocher, la route du hameau !  
La blanche croix, le petit cimetière  
Où mes aïeux dorment dans le tombeau !  
Je le sens, là, dans mon âme attendrie,  
Ces lieux si doux je quitte pour toujours ;  
En combattant je vais donner ma vie  
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours.

Le souvenir, dans l'immortelle France,  
O ! mon pays, me parlera de toi ;  
A l'étendard, jadis ton espérance,  
Je chanterai ton amour et ta foi.  
Adieu, je pars ! adieu, douce patrie !  
Doigne, sur toi, le Ciel veiller toujours !  
Adieu, là-bas, je vais donner ma vie  
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours !

V. LAFLEUR

Montréal, juin 1898.

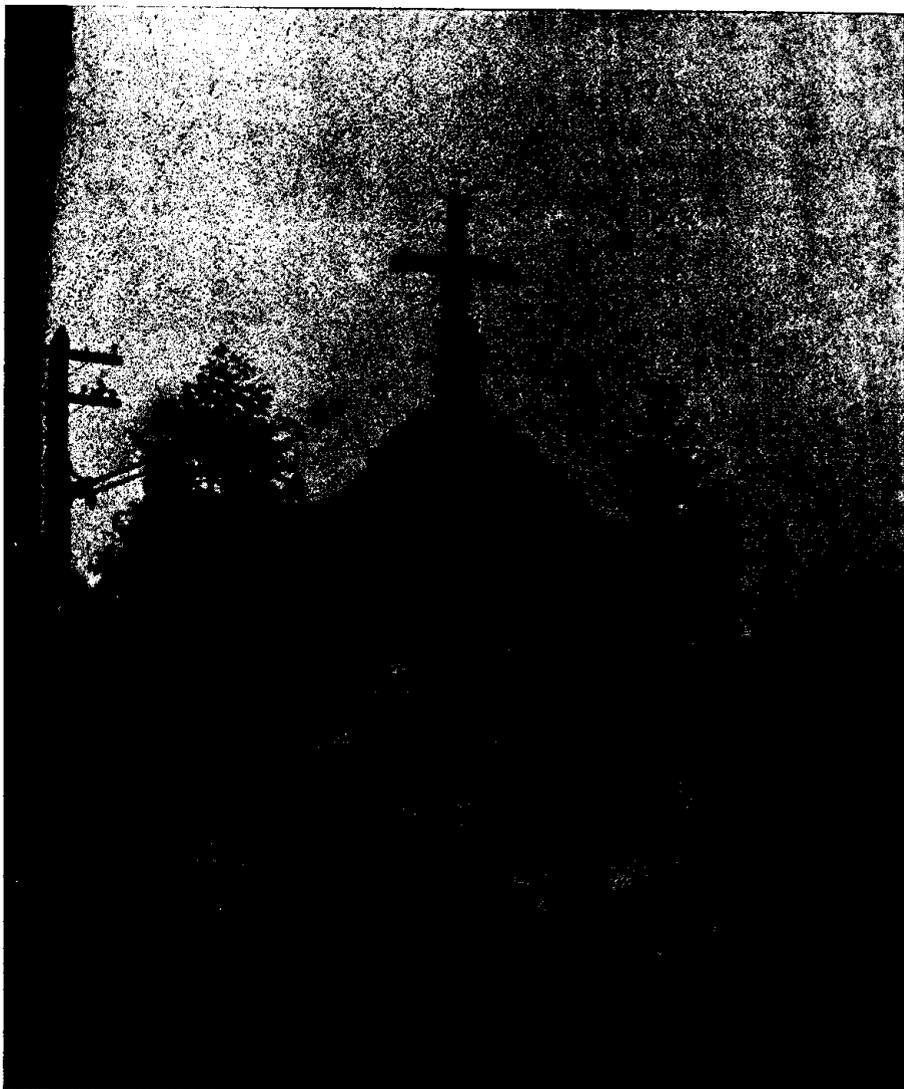


Photo. J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.